

Bulletin météorologique.

Washington, 27 janvier.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi.—Temps couvert; hausse lente de la température; vent variable tournant au sud.

Mort d'un romancier célèbre.

M. Jules Emile Richebourg, romancier français, dont nous avons annoncé la mort hier dans nos dépêches, était né le 23 avril 1833 à Meny (Haute-Marne), où son père était cultivateur. Allé à Paris en 1850, il fut d'abord maître d'étude, puis comptable dans une maison de commerce, et attaché pendant dix ans à l'administration du «Figaro». Après avoir écrit quelques poésies légères, il fit représenter un drame en cinq actes: «Les Nuits de la Place Royale», 1862; avec la collaboration de Léon Pourcin, et une comédie-vaudeville en un acte: «Un Ménage à la Mode», 1863; il avait débuté dans le roman avec des «Contes enfantins», 1857, qui parurent d'abord dans l'«Evénement», et «Lucienne», roman publié dans la «Revue française», 1858. Dès lors, il ne cessa d'écrire de nombreux romans d'aventures, d'intrigue et de passion qui l'ont mis en grande vogue dans les classes populaires; il était un des fourmisateurs attirés des feuilletons du «Petit Journal».

Parmi les volumineuses publications de M. Richebourg, on cite comme les plus intéressantes: «Homme aux lunettes noires», 1864; «Récit de deux années célèbres», 1867; «Histoire des chiens célèbres», 1867; «Les Francs-Tirailleurs de Paris», 1872; «La Dame violée», 1875; «Les Soirées amusantes», recueil de contes, 1874-1876; «La Belle Organiste», 1876; «Les Deux Berceuses», 1876; «La Fille maudite», 1876; «André la charmeuse», 1878; «Deux mères», 1879; «Le Fils», 1879; «L'Idiot», 1881; «Jean Loup», 1882; «La Belle Tienne», 1882, qui avait d'abord paru en feuilletons en 1876; «Drame de la vie», 1884-1890, comprenant: «La Petite Mienne», «Les Millions de M. Jaramie», «Le Mari», «La Grand Mère», «La Comtesse Paule», «et Petite mère»; «Le Million du père Naclot», 1889; «Un Calvaire», 1890; «Les Amours du village», 1891; «Cendrillon», 1892; «Contes d'hiver», 1892.

Un ancien acteur.

Paul Félix Taillade, dit Taillade, acteur français, qui est mort avant hier à Paris, était né à Paris, le 15 janvier 1827. Elevé à Rosny chez des paysans, il fut placé à sept ans et demi au lycée Bonaparte, où il fit toutes ses études. Passionné pour le théâtre, il refusa d'entrer dans une étude d'avoué, et s'adonna à la protection anonyme qui jusque-là avait pourvu à ses besoins. Il fut forcé, pour vivre, de se faire professeur dans un petit pensionnat du quartier Poissonnière. Bientôt, sur la recommandation de Mlle Mars, il fut admis au Conservatoire dans la classe de Provost. Il y resta quinze mois, puis, en 1847, il débuta au Théâtre-Français, dans les rôles de Séide, d'Égisthe et de Chinis de la Ciguë. En 1850, il créa, à la Gaîté, le rôle de Bonaparte dans «Les Premières pages d'une grande histoire». En 1852, il joua à l'Ambigu, «Berthe la Flamande», «Rogé l'auteur» et «Jean le Cocher». Revenu à la Gaîté, en février 1853, il parut dans «Le Comte Hermann», «Le Courrier de Lyon», «La Pie voleuse», «Les Cosques», «La Closerie des Genêts», «Le Sanglier des Ardennes», «Le Masque de poix». Il passa ensuite au Cirque, et s'y fit remarquer dans «La Reine Margot», «Les Maréchaux de l'Empire», «Marie-Stuart en Ecosse», «La Tour Saint-Jacques», «La Boucherie», «Les Deux Faubourgiens»; à la Porte-Saint-Martin, où on le vit dans «La Jeunesse de Louis XI», «Le Gentilhomme de la Montagne».

ARTON EN PRISON.

D'un correspondant spécial. Melun, 12 janvier.

Ami du mystère et toujours désireux de ne compromettre personne, j'arrive discrètement dans l'antichambre de la forêt de Fontainebleau. J'entre dans le restaurant qui fait face à la gare. —Ah! ah! me dit l'hôtelier, dont je crois reconnaître la figure, vous venez voir nos prisonniers de marque? Je suis tombé dans une maison aujourd'hui tenue par l'ancien gérant d'un des principaux cafés du boulevard des Italiens. —Qu'appellez-vous nos prisonniers de marque? —Oh! vous savez bien, fait-il malicieusement... Sans compter Arton, nous avons en ce moment Jamet et Léger, qui ont été condamnés ensemble pour le crime de Levallès et qui attendent la révision de leur procès; nous avons l'oncle de Vaseur, l'auteur du crime du bois de Vincennes...

Deux agents de la Sûreté, munis d'une réquisition, l'ont amené ici dans la nuit de jeudi à vendredi. A la gare de Lyon, dont tous les employés sont habitués à ce genre de voyageurs, ils ont montré leur papier de service. On leur a ouvert un compartiment de deuxième classe sur lequel on a aussitôt mis l'étiquette: Réserve. A onze heures et demie, ils arrivèrent à Melun. Un gélier les attendait à la gare, excellent gélier qui a aussitôt pris la valise et l'porte-feuille du prisonnier et qui l'a poliment invité à l'accompagner jusqu'à la Maison centrale.

UN TUEUR DE BERGERS.

Vacher continue à recevoir à la prison Saint-Paul, à Lyon, la visite des médecins aliénistes. Il est très calme et cause avec les docteurs, faisant preuve d'un sang-froid stupéfiant. Il exprimait l'autre matin à l'un d'eux le désir qu'il aurait à être soigné dans un hôpital et, comme on lui en demandait la raison, il répondit: —Ce n'est pas pour moi, je suis bien traité ici; mais c'est pour ma famille. C'est déshonorant pour elle d'avoir un de ses membres en prison, surtout quand il est innocent, car je suis innocent, puisque je ne suis pas responsable. Le docteur, semblant entrer dans ses vues, lui fit remarquer qu'il était peu probable qu'il put obtenir d'aller à l'hôpital, mais qu'il pourrait peut-être obtenir d'être admis dans un asile. Les yeux de Vacher brillèrent de joie. Ce serait certainement le comble de ses desirs.

Plus de bijoux d'or.

Les femmes abyssines sont dans la désolation. Un récent décret impérial leur enjoint, en effet, de ne plus se parer désormais de bijoux d'or. C'est, dit-on, à la requête de son épouse, l'impératrice Taïfon, que Menelik a promulgué cet édit somptuaire. Toutefois, une réserve est faite à l'endroit de la souveraine qui, seule, pourra continuer à porter des bijoux en métal précieux.

Pour prendre après dîner, afin d'activer la digestion, les Pilules d'Ayer ont une efficacité merveilleuse.

Ce que coûte un criminel.

La Nouvelle-Galles du Sud vient de l'apprendre à ses dépens. Cet homme en possession de ce précieux objet. Elle s'adressa à l'Etat de Californie et celui-ci, animé d'une complaisance sans bornes, mit de la police en campagne. On mit aussitôt la main sur Butler. Mais, bien que son identité fut hors de doute, elle n'était pas légalement prouvée. La magistrature californienne employa cent dix-sept jours à démontrer dans les formes que Butler était bien Butler. Après quoi, elle l'expédia dans son pays natal. Jusqu'à tout allait bien mais, en même temps que Butler, la Nouvelle-Galles du Sud reçut la petite note de l'Etat de Californie: le total s'élevait à 112,000 fr. La Nouvelle-Galles du Sud refusa les hauts cris, et finalement refusa de payer, alléguant avec quelque raison que le plus bel assassin du monde ne valait pas cela. La Californie maintint ses prétentions. On s'adressa, au Foreign Office à Londres, qui examina de près la «petite note».

Un officier journal russe annonce qu'en dehors des mesures de sévérité prises par le gouvernement chinois pour protéger les travaux du chemin de fer mandchourien, il sera formé un corps de garde, fort de cinq cent cinquante hommes, mis à la disposition de l'ingénieur constructeur en chef. Ce corps, commandé par des sous-officiers de l'armée russe, sera formé de volontaires, notamment des cosaques libres. Leur uniforme diffèrera de celui des troupes russes ordinaires. C'est le colonel Gengross qui est désigné comme commandant en chef de ce corps, avec les attributions d'un commandant de brigade de troupes de frontière russes, échelonnées le long de la frontière austro-allemande.

LES RUSSÉS EN CHINE.

Un jeûneur, beaucoup plus étonnant encore que Succi et Morlat, pègre en ce moment en Europe et semble se plaire à dérouter les médecins et les savants les plus autorisés des différents pays qu'il traverse. Natif de Listsk, en Russie, le jeûneur en question qui se nomme Fox, est tombé gravement malade de l'âge de dix-sept ans: une sorte de paralysie de l'estomac; la suite de laquelle il lui devint impossible de prendre aucun aliment solide. Il est âgé aujourd'hui de trente-sept ans, et, depuis vingt ans, il n'a pas mangé un gramme de pain, de viande, ni de quoi que ce soit. Après avoir passé plusieurs mois en traitement à l'hôpital de Kief, il s'est rendu à Vienne, où les meilleurs spécialistes lui ont conseillé de suivre le régime auquel il est resté scrupuleusement fidèle et qui

Un Jeûneur étonnant.

Un officier journal russe annonce qu'en dehors des mesures de sévérité prises par le gouvernement chinois pour protéger les travaux du chemin de fer mandchourien, il sera formé un corps de garde, fort de cinq cent cinquante hommes, mis à la disposition de l'ingénieur constructeur en chef. Ce corps, commandé par des sous-officiers de l'armée russe, sera formé de volontaires, notamment des cosaques libres. Leur uniforme diffèrera de celui des troupes russes ordinaires. C'est le colonel Gengross qui est désigné comme commandant en chef de ce corps, avec les attributions d'un commandant de brigade de troupes de frontière russes, échelonnées le long de la frontière austro-allemande.

Un Jeûneur étonnant.

Un officier journal russe annonce qu'en dehors des mesures de sévérité prises par le gouvernement chinois pour protéger les travaux du chemin de fer mandchourien, il sera formé un corps de garde, fort de cinq cent cinquante hommes, mis à la disposition de l'ingénieur constructeur en chef. Ce corps, commandé par des sous-officiers de l'armée russe, sera formé de volontaires, notamment des cosaques libres. Leur uniforme diffèrera de celui des troupes russes ordinaires. C'est le colonel Gengross qui est désigné comme commandant en chef de ce corps, avec les attributions d'un commandant de brigade de troupes de frontière russes, échelonnées le long de la frontière austro-allemande.

Statistiques et Illustrations.

Ce qu'un homme mange, boit et fume dans sa vie.—La «Revue des Revues» publie, sous ce titre, une étude où la statistique est exprimée par de curieuses illustrations. Un homme à l'estomac sain, à l'appétit régulier, s'il vit soixante-dix ans, aura absorbé un poids de nourriture égal à 1,250 fois ce qu'il pèse lui-même. La «Revue des Revues» représente côté à côté, sur la même gravure, un tout petit homme et un géant, qui, à la même mesure de volume, ont le volume est 1,250 fois plus grand. En soixante-trois ans, le petit bonhomme aura mangé le colosse. Et voici comment se décompose cette formidable somme. Le pain d'abord. On arrive à faire entrer dans son estomac, pendant toute une vie, environ 255 quintaux de pain. Supposons cette masse réunie, il faudrait, pour la contenir, une chambre de près de 400 mètres cubes d'espace. Et une image nous montre cette masse gigantesque, et, près d'elle, l'homme la dévore peu à peu. La viande ensuite. Elle peut être représentée par un bouffon pesant 18,000 kilogrammes, et ayant plus de 5 mètres de haut. L'homme qui vient à bout de cet énorme animal est bien petit. Les œufs. Dans une existence moyenne on en mange environ 40,000. Quelle omelette! La consommation de la pomme de terre est figurée par un immense tubercule, que regarde d'un bas un petit monsieur. Un autre grimpe une échelle pour atteindre le bord d'un seuil qui contient 51,000 litres de liquide, et qui représente la boisson d'un septuagénaire. Les fumeurs aussi ont leur tour, et l'on en voit un, tirant des bouffées d'un cigare de 5 mètres de longueur, de 70 centimètres de diamètre, et d'un poids d'une tonne environ.

Lamartine en Sorbonne.

M. Syromski, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, a soutenu, à la Sorbonne, ses thèses de doctorat en lettres. La thèse latine a pour titre: «De Andrea Chemero». Et à son propos, se révèle la question de la thèse latine, la plupart du temps écrite en français et traduite par des mercenaires dont c'est le seul métier, et qui oblige à des contorsions philologiques ridicules le malheureux candidat. La thèse française a pour titre: «Des sources de la poésie lyrique de Lamartine». M. Syromski s'est attaché principalement aux sources intellectuelles, s'efforçant de montrer sous quelles influences philosophiques ou historiques, bien plus que sous les influences contingentes, il s'est livré à son génie. Soutenu très brillamment, cette thèse a intéressé un nombreux auditoire. Les temps sont bien changés depuis le célèbre Patin, qui répondait un jour à un futur docteur lui faisant part de son intention de consacrer sa thèse à Lamartine: —Une thèse sur Lamartine! Y pensez-vous, monsieur?... Un homme avec qui j'ai déjeuné!

UN CENTENAIRE.

Le centenaire de Jamin sera fêté en mai prochain par les lettres des diverses associations de la Gascogne et de l'Agénais. De grandes solennités se préparent à cette occasion, et l'on annonce la publication de documents curieux concernant le célèbre poète languedocien. Ou parle notamment de lettres et de poèmes demeurés jusqu'ici inédits et que l'on exhumerait pour la circonstance.

THEATRES.

Académie de Musique. Si Jones n'est pas toujours heureux dans ses aventures, le public n'a pas à s'en plaindre, car ses malheurs sont fort amusants. C'est une semaine de gaieté que celle de «What Happened to Jones». Que l'Académie nous donne toujours de pareilles pièces et nous sommes sûrs succès pour de ce théâtre. Grand Opera House. La drame «A Cavalier of France» fait tous les soirs de belles salles au Grand Opera House—ce qui n'empêche pas M. James de faire de temps en temps, des excursions dans la tragédie, qui est sa spécialité.

THEATRES.

Académie de Musique. Si Jones n'est pas toujours heureux dans ses aventures, le public n'a pas à s'en plaindre, car ses malheurs sont fort amusants. C'est une semaine de gaieté que celle de «What Happened to Jones». Que l'Académie nous donne toujours de pareilles pièces et nous sommes sûrs succès pour de ce théâtre. Grand Opera House. La drame «A Cavalier of France» fait tous les soirs de belles salles au Grand Opera House—ce qui n'empêche pas M. James de faire de temps en temps, des excursions dans la tragédie, qui est sa spécialité.

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

l'originalité et le talent.

Le célèbre médecin russe Sacharine, qui vient de mourir à Moscou, n'était pas moins célèbre par l'originalité de son caractère que par ses talents. Il fut appelé auprès de l'empereur Alexandre III, mais trop tard pour qu'on pût encore le sauver. Un officier d'ordonnance du gouverneur de Moscou alla trouver le professeur, et lui porta l'ordre de prendre pour Saint-Petersbourg le premier train «express», qui partait quelques heures après. «L'express! riposta brusquement Sacharine. Vous ne savez ce que vous dites, Monsieur. L'empereur de Russie est malade et m'appelle. Ayez la bonté de faire chauffer un train spécial, qui doit être prêt dans une demi-heure.» Arrivé à Saint-Petersbourg, il fut accueilli par un aide de camp qui voulut le conduire à son appartement pour qu'il pût changer de toilette. «Changez de toilette! dit l'irritable professeur. Je ne viens pas ici pour me costumer; je viens soigner Sa Majesté. Conduisez-moi directement près d'Elle.» Introduit dans la chambre impériale, il y trouva les fenêtres fermées, le tsar dans son lit, la tsarine assise dans un fauteuil, et trois médecins non loin de là. Sans saluer personne, il s'écria: «C'est la peste qu'on respire ici. Arrachez les rideaux et ouvrez les fenêtres!» Il examina alors minutieusement le malade. La tsarine s'étant levée, il prit le fauteuil, mit sa tête entre ses mains, et réfléchit profondément pendant dix bonnes minutes. L'impératrice et les autres médecins le contemplaient avec stupeur. Soudain il rompit le silence: «Préparez tout pour une saignée», ordonna-t-il. La tsarine fit quelques objections. «Votre Majesté veut-elle prendre la responsabilité d'une autre médication? Moi, pas.» La saignée faite, il emmena les médecins. Leur reprocha leurs fautes, leur donna des instructions, puis déclara: «Maintenant vous avez ce que vous avez à faire. Je retourne à Moscou.» Et il partit. «Puisqu'il ne pouvait sauver le tsar, que ne le laissait-il mourir sans autant de mise en scène!

de souffrances et de misères.

«Vous êtes riche, placée au-dessus de ce qui vous entoure, favorisée de tous les privilèges de la fortune et du rang. «Consolez-vous en faisant le bien, en soulageant ceux qui souffrent, en mémoire de cette pauvre enfant qui peut être est malheureuse elle-même. «Ne vous désolés pas! «Et surtout n'allez pas vous laisser abattre et tomber dans une défaillance déplorable. «Pensez à celle qui a besoin de vous et que vous serez si heureuse de voir le jour où elle vous sera rendue. «Pour moi, je ne perdrai toute espérance que lorsqu'il me sera démontré qu'elle n'existe plus! «Et ce jour ne viendra pas. «Un pressentiment me le dit. «Enfin, ce désastre même dut-il nous accabler tous deux, pensez, chère amie, qu'il vous reste une consolation, le souvenir de celui qui vous a tant aimés! «Dites-vous aussi que vous avez mon amitié, inaltérable et entière, et qu'elle sera toujours là pour vous soutenir et vous plaindre. «Je retourne à Lussey où nous sommes réunis depuis deux jours, mais soyez tranquille. «Rien n'est négligé de ce qui peut nous servir et nous conduire à notre but.

«Du courage, je vous en supplie, chère Thérèse!

«Pour l'amour de notre fille. «Votre ami, «RAYMOND.» Il était dix heures du matin lorsque la comtesse de Bussey reçut cette lettre. Elle la lut avidement, l'enferma dans un carnet qu'elle portait toujours sur elle et qui, entre autres objets précieux, contenait le portrait de ses enfants toutes jeunes et, vêtue de noir, elle se disposa à sortir. Un coupé était attelé dans la cour de l'hôtel. Les chevaux piaffaient. Elle y monta et aussitôt la grande porte s'ouvrit et l'élegant équipage gagna rapidement le Bois. Aux environs de Bagatelle, il s'arrêta. La comtesse descendit et, à quelque distance, elle rencontra une jeune femme qui vint au-devant d'elle avec empressement. Deux enfants jouaient dans une allée sous la garde d'une bonne d'un certain âge, d'apparence respectable. A cette vue, toutes les douleurs de la malheureuse se ravivèrent. Elle aussi elle avait eu ses deux filles sous ses yeux, autrefois, aux Champs-Élysées et aux Tuileries, et elle en était séparée pour toujours! La jeune femme lui tendit les

«L'aveu de ma faute; la reconnaissance écrite que mon autre fille est une enfant de l'adultère...

«L'aveu de ma faute; la reconnaissance écrite que mon autre fille est une enfant de l'adultère... Elle était heureuse. En quittant son amie, Thérèse lui serrait les mains avec effusion en murmurant: «Tu ne peux te figurer à quel point je te suis reconnaissante! Elle retrouva sa voiture et dit au cocher: «A l'hôtel. Elle ne tarda pas à y rentrer. Pour la première fois depuis longtemps cette entrevue avait ramené un peu de calme dans son âme malade. L'espérance de se trouver auprès de cette fille qu'elle n'avait pas vue depuis tant d'années formait une sorte de trêve à ses anxiétés. Au seuil du vestibule, sa femme de chambre l'attendait. «Nous avons une visite, dit-elle. «Qui donc?... «Le capitaine!... «Mon père. Où est-il?... «Dans votre chambre... Thérèse y courut. Le vieillard, pouffant encore de son voyage, était là depuis une demi-heure environ. «A continuer.

«Elle était heureuse.

«Elle était heureuse. En quittant son amie, Thérèse lui serrait les mains avec effusion en murmurant: «Tu ne peux te figurer à quel point je te suis reconnaissante! Elle retrouva sa voiture et dit au cocher: «A l'hôtel. Elle ne tarda pas à y rentrer. Pour la première fois depuis longtemps cette entrevue avait ramené un peu de calme dans son âme malade. L'espérance de se trouver auprès de cette fille qu'elle n'avait pas vue depuis tant d'années formait une sorte de trêve à ses anxiétés. Au seuil du vestibule, sa femme de chambre l'attendait. «Nous avons une visite, dit-elle. «Qui donc?... «Le capitaine!... «Mon père. Où est-il?... «Dans votre chambre... Thérèse y courut. Le vieillard, pouffant encore de son voyage, était là depuis une